

s'engouffrant dans cet espace resserré, semblait soupirer et se plaindre ; ces sons étranges, ce ciel gris au-dessus de tout, ajoutaient à la tristesse des évocations. Puis, de larges gouttes vinrent tomber, comme des larmes, sur les dalles du pavé, la brise, dans un sanglot plus fort, passant sur nos bouquets de roses, les effeuilla... Rien ne manqua ce jour-là pour honorer la mémoire de Riel.

Il peut dormir en paix, dans sa bière, le supplicié de Régina ! Il est bien vengé. Quel a été le sort de ceux qui ont aidé à l'envoyer à l'échafaud : Langevin, Chapleau, Caron ! Ah ! mieux vaut être la victime que le bourreau !

A la salle du manège, on fit exécuter aux chevaux et à leurs cavaliers, différents exercices qui dénotent un entraînement parfait et une remarquable habileté. Messieurs les officiers se laissent complimenter sur leur savoir-faire avec un visible contentement.

Il nous reste le plaisir, et pour moi le plus agréable de tous, d'aller saluer à l'Hôtel du Gouvernement, Son Honneur le lieutenant-gouverneur et Madame Forget, qui s'étaient inscrits sur le programme des fêtes pour une réception aux femmes-journalistes.

Nous arrivons un peu en retard, un peu maltraitées par le vent et la pluie dont un accueil chaud et cordial nous dédommage amplement.

J'entends la bonne voix de Madame Forget qui me dit dès l'entrée au salon :

—Mais, venez donc, Françoise, venez donc !

Je sens que pour Mme Forget, je n'entre pas seule, c'est tout Montréal que j'apporte avec moi. O belle et riche province de la Saskatchewan comme vous disparaîsez, pendant un moment, parce que j'apporte, à mes souliers de voyageuse, un peu de la poussière de la province de Québec !

Volontiers, j'aurais embrassé, en souvenir de la petite patrie, la femme digne et charmante qui représente si bien là-bas la nationalité canadienne-française. Qui sait, si elle ne

l'a pas désiré elle-même ? Mais le tout nous reprenons le chemin de chez nous. Les sympathies nous suivent partout. A Fort-Williams, une délégation de dames, à la tête desquelles est une journaliste, Gay Page, qui a pu nous suivre là-bas, envahit notre convoi, et les messieurs de l'édilité et de la Chambre de Commerce nous gratifient d'une immense gerbe de roses.

Tandis que Mme Forget se prodigue à ses hôtes, le lieutenant-gouverneur me promène à travers son palais gubernatorial.

A mon avis, la gravure, qui orne la couverture du "Journal de Françoise" n'en donne qu'imparfaitement l'idée ; j'ai vu l'Hôtel du Gouvernement au milieu du jardin en pleine floraison, dans la verdure des arbres assez grands pour offrir de l'ombrage, et je puis affirmer que l'aspect en est charmant : aude-dans, les pièces, très larges, sont belles et d'allure superbe, les serres, un rêve fleuri. Et pourtant, on les a joliment pillées pour en garnir les salons, la table de la salle à manger, le hall, mais cela n'y paraît pas.

Sur le bureau, dans la bibliothèque du maître de céans, s'étale le dernier numéro du "Journal de Françoise", publié en mon absence. Le lieutenant-gouverneur me l'indique en souriant :

—Parions, dit-il, que nous l'avons vu avant vous.

Cela m'est très flatteur, en tout cas, de l'apercevoir en un si beau cadre.

M. Forget m'affirme que sa santé est de plus en plus meilleure ; je m'en réjouis pour lui, et je sens que ses nombreux amis me sauront gré de leur apprendre cette excellente nouvelle.

J'ai pu constater la grande popularité dont jouissent M. et Mme Forget, à Régina ; je l'ai vérifié au concert unanime de louanges qui s'est élevé à chaque fois que j'ai mentionné leur nom ; personne à Montréal ne sera surpris de ce témoignage, qui montre, en même temps, la juste appréciation de nos compatriotes de l'Ouest.

Régina marque la dernière étape de ce long et remarquable voyage. Une

petite halte encore à Winnipeg et nous reprenons le chemin de chez nous. Les sympathies nous suivent partout. A Fort-Williams, une délégation de dames, à la tête desquelles est une journaliste, Gay Page, qui a pu nous suivre là-bas, envahit notre convoi, et les messieurs de l'édilité et de la Chambre de Commerce nous gratifient d'une immense gerbe de roses.

Notre voyage, commencé dans les fleurs, se termine dans les fleurs.

Françoise.

LETTRE OUVERTE

A Madame Dandurand

Chère madame,

En lisant votre article : "Femmes savantes" paru dans la "Patrie" du 23 juin dernier, j'aurais voulu vous demander une faveur. Malheureusement, vous étiez à bord de l'"Empress of Ireland", avant qu'un loisir ne me vînt.

Et maintenant, il est trop tard pour vous dire de rassurer encore, et par une autre raison, tous ces messieurs qui prennent la mouche devant l'ambition des quelques femmes canadiennes se livrant sérieusement à l'étude.

Beaucoup d'observations me prouvent chaque jour que, dans notre pays, le nombre des femmes, je ne dirai pas *savantes* mais des femmes *instruites*, sera toujours très restreint. En général, la jeunesse féminine ne veut pas s'instruire ; je serais plus juste en écrivant ne veut pas *étudier*. Je ne parle pas ici de la classe moyenne de la société : les jeunes filles bien nées, mais auxquelles la déesse Fortune n'a pas prodigué ses dons, aiment travailler. Si elles rencontrent l'occasion de s'instruire, s'entendent les professeurs intelligents leur font comprendre l'utilité de l'instruction et non pas tant de l'instruction pratique, — l'orthographe, les mathématiques qui créent des situations p